



## Introduction à L'identité plurielle

Sébastien Rouquette

► **To cite this version:**

Sébastien Rouquette. Introduction à L'identité plurielle. L'identité plurielle, Presses Universitaires Blaise Pascal, pp.7-21, 2011, 978-2-84516-459-8. <hal-00977452>

**HAL Id: hal-00977452**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00977452>**

Submitted on 11 Apr 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **L'identité plurielle.**

Sébastien Rouquette, Professeur des universités en communication. Directeur du laboratoire de recherche EA 46 47 *Communication et solidarité*

Référence : Rouquette, Sébastien, « L'identité plurielle », in *L'identité plurielle*, Clermont-Ferrand, PUBP, 2011, p. 7-21.

### **Résumé**

Les enjeux identitaires sont traversés d'évolutions diverses des sociétés occidentales contemporaines : l'individualisation de la société, la globalisation des échanges, des programmes médiatiques, la multiplication des rencontres interculturelles. Les enjeux touchant à la reconnaissance, aux représentations, aux revendications identitaires portent sur des registres toujours plus variés.

En premier lieu les frontières et les interrogations sur l'image de soi sont de plus en mouvantes. Et ce en raison de la conjugaison de facteurs techniques, professionnels et sociaux.

En deuxième lieu, les interrogations sur l'image des autres sont particulièrement visibles. Les stéréotypes sur autrui, produits dans les médias et les légendes urbaines, sont plus particulièrement formulés lors de périodes de changements (conflits, élections présidentielles). Ils jouent d'abord le rôle de réducteurs identitaires des autres et, par là, de la complexité du monde. Ils jouent ensuite un rôle de réassurance sur soi. Ils ont enfin une fonction de justification de comportements défensifs, voire agressifs, portés sur autrui.

A quelles conditions, les échanges culturels sont-ils l'occasion de changements de regards portés sur autrui ? Il reste alors à s'interroger sur les conditions, les étapes collectives et interindividuelles d'une réelle ouverture interculturelle.

Mots clés : image de l'autre, stéréotype, diversité culturelle, relations interculturelles, revendication identitaire, hybridation

L'enjeu identitaire se trouve en toile de fond de multiples interrogations contemporaines. Cet enjeu est d'ailleurs conjugué de multiples façons : représentativité, diversité, caricature, échange, pluralisme, hybridation, rencontre, affirmation, stéréotype identitaire.

C'est une question individuelle et collective classique. Mais, dans l'espace public, cet enjeu fait de plus en plus fréquemment l'objet de traitements médiatiques variés, de manière directe ou indirecte d'ailleurs : que ce soit au cours de campagnes électorales (comment définir les candidats ?), de crises politiques majeures (sur quelles lignes de fractures – identitaires – se fondent les conflits ?), en toile de fond de films, d'articles relatant les voyages de touristes/blogueurs à l'étranger, dans des documentaires ethnographiques, etc. Les manières dont les différents médias traitent des identités individuelles et collectives ne manquent pas, d'ailleurs, d'influer sur les contours donnés à celles-ci et sur la façon dont ces identités sont reproblématisées collectivement.

Les enjeux identitaires portent principalement sur deux aspects. L'identité désigne « l'image que nous faisons de nous, à la fois dans ce que nous avons de spécifique, voire d'individuel (la carte d'identité), et dans ce que nous avons de commun (l'identité nationale), ainsi que l'image que nous faisons des autres, ce en quoi ils sont différents de nous » (Ollivier, 2008, p. 7).

L'identité est donc une question aux ramifications plurielles. D'abord parce que l'image de soi que se constitue chacun est elle-même plurielle, et de plus en plus revendiquée comme telle : identité familiale, professionnelle, religieuse, politique, sportive, géographique, etc. Ainsi, tout kanak construit son identité à partir de références personnelles, de son groupe familial (lignage, clan), des relations qu'il va instaurer (groupe maternel, alliances), de sa région et de son groupe linguistique, de son appartenance « ethnique » (Carteron, partie 2). Ces appartenances identitaires, centrales ou secondaires, se font tantôt sur un mode lâche, tantôt de manière forte (Ruano-Borbolan, 2004).

Ensuite parce que toute identité « est inséparable de la question de la gestion de l'altérité » (Mayhoua, partie 1). Y compris quand l'autre est un proche de soi. Y compris quand un enfant d'un couple métissé doit se « construire des représentations personnelles à partir d'éléments familiaux aussi divergents » (Gérard, partie 4). Et qu'en se définissant par rapport à autrui, cette image que l'on se donne de soi change en fonction des contextes, des rencontres, des échanges, des évolutions des rapports sociaux, voire des appartenances :

Pour en prendre toute la mesure, il faut suivre trois étapes :

1 – la première est de comprendre pour quelles raisons les questions de reconnaissance, de revendication, d'hybridation identitaire sont l'objet d'autant de débats, de documentaires, d'interrogations publiques aujourd'hui

2 - la deuxième est d'évaluer ce que le versant réducteur des identités que sont les stéréotypes enseignent sur la question identitaire

3 – la troisième est d'étudier dans quels contextes, quelles circonstances les individus ou les groupes vont au-delà de tels stéréotypes, facilitant l'émergence d'échanges interculturels.

### **1 – Mouvance des frontières et des interrogations identitaires**

De fait, l'enjeu identitaire - individuel ou collectif - n'est pas nouveau comme le rappelle Stuart Hall à propos des nations européennes. Les identités nationales présentées comme unifiées « ont toujours été construites au travers de différences de classes, de régions, à travers des migrations et des conquêtes » (Hall, 2009, p. 31).

Mais de multiples facteurs techniques, sociaux, politiques font aujourd'hui de la définition identitaire de soi et d'autrui des enjeux toujours plus prégnants.

Les premiers sont des facteurs techniques. De nouveaux moyens de déplacement et de nouveaux outils de communication, facilitent les échanges – à distance – ou les rencontres – épisodiques ou régulières – entre les personnes et les populations. Ainsi, le développement des moyens de transport (de la voiture à l'avion) a simplifié les déplacements de toute sorte : touristiques, économiques, de travail, etc. (Ollivier, 2009, p. 14). De même, le déploiement de la diffusion internationale des médias de masse, des téléphones portables, d'Internet facilite le maintien de liens à distance. Puisqu'on peut désormais partir de son pays sans totalement rompre les liens avec ses proches, l'on n'émigre plus tout fait ni dans les mêmes conditions, ni - surtout - de la même façon. « Les migrations actuelles n'obligent donc plus avec tant de rigueur à une acculturation rapide dans le pays d'arrivée » (Ollivier, *ibid.*)

Cet accroissement des échanges multiplie les occasions dans lesquelles l'intercompréhension culturelle devient un paramètre incontournable à prendre en compte. De nombreux étudiants partent aujourd'hui à l'étranger. Les échanges interculturels étudiants/enseignants occasionnés se greffent à une relation d'enseignement plus classique. Qu'est-ce que ce type de situation change à la relation apprenant/enseignant ? En quoi le style de communication préféré des étudiants, en partie lié à leur culture nationale, interfère-t-il sur cette situation d'apprentissage ? Qui doit s'adapter à qui et qui apprend quoi de l'autre (Brassier-Rodrigues, partie 3) ? Des questions qui concernent de plus en plus d'univers professionnels.

Les deuxièmes sont des facteurs politiques et sociaux. Les sociétés contemporaines sont caractérisées par un mouvement d'individualisation au sens où le poids de la tradition, des habitudes culturelles, professionnelles, familiales dans la construction de l'identité sociale de chacun diminue. Tandis, qu'à l'inverse, la part de décision individuelle augmente. Quitte à ce que chacun soit sommé d'être responsable de sa propre vie (Ehrenberg, 1993). Or, constate alors Anne-Laurence Lé (partie 4), « si l'on considère que l'individu a une certaine prise sur son identité ou ses identités, il a donc la capacité

de développer des stratégies identitaires ».

Ce qui est vrai au plan individuel l'est tout autant au plan collectif. L'évolution des formes de revendications identitaires retracée par Michel Wievorka permet de mieux apprécier pour quels objectifs ces groupes cherchent à imposer leurs problématiques dans l'agenda public. Dans les années 70, la poussée d'affirmations identitaires concerne ce qu'il appelle « des mouvements à faible charge sociale » : mouvements régionalistes et autonomistes, reconnaissance des homosexuels, etc. Dans les années 80, « prend forme une deuxième vague de mouvements identitaires, beaucoup plus chargée socialement. Au centre, deux phénomènes majeurs : le retour de dieu et la crispation nationale » (identité nationale, figure de l'immigré) (Wievorka, 2004).

Cette double évolution marque une extension des champs sociaux traversés de revendications identitaires collectives. C'est le cas des indiens du Brésil, qui – par le biais d'attributs spécifiques (plumes, peintures corporelles) – aspirent à la reconnaissance d'une identité indienne générique (Thomas, partie 2). Se singulariser – collectivement ici – est central : « être Indien c'est [être] l'autre aussi aux yeux des autres » (*ibid.*) De même, c'est le cas du conflit guadeloupéen de 2009. En-deçà des slogans contre la vie chère, c'est un combat pour la construction identitaire du peuple guadeloupéen qui transparait (Marie, partie 2).

En troisième lieu, l'association de facteurs techniques et sociaux génère ses propres effets. Internet permet aux individus et aux groupes culturels d'interroger ou de revendiquer leur identité autrement.

Pour un adolescent, le réseau des réseaux introduit une relative souplesse dans la gestion de son image publique et de son image de soi. Il donne la possibilité d'exprimer ses doutes, ses interrogations sur la construction de soi, de gérer une identité non seulement plurielle mais aussi contradictoire hors de son entourage et de son jugement. Flavie Planté constate ainsi auprès d'adolescents réunionnais qu'échanger à distance avec des inconnus, permet d'exprimer par exemple ses convictions religieuses à l'abri de ses pairs tout en évitant d'être stigmatisé au lycée par des activités religieuses « non conformes aux règles de comportement et de paraître d'une jeunesse adepte des pratiques à la mode » (Planté, partie 4).

Pour la diaspora Hmong, peuple d'Asie originaire de zones montagneuses aux confins du sud de la Chine, du Laos et du nord du Vietnam, la toile permet également la promotion de cette minorité ethnique dans l'espace public. Elle offre un espace virtuel à un groupe social dépourvu de territoire réel car ayant dû émigré partout dans le monde (Mayhoua, partie 2).

Mais les problématiques générées par ces nouvelles pratiques divergent selon que ces revendications relèvent d'une démarche individuelle ou collective. Plus ouverts, plus simples d'accès, ce nouvel espace de revendication identitaire qu'est Internet n'est pas sans produire des biais particuliers. Sur le plan collectif notamment, tous les citoyens, et donc tous les groupes sociaux, n'ont pas un égal accès à Internet. Parmi la minorité Hmong expatriée, tous ses membres ne s'expriment pas avec une égale force en ligne.

Les communautés américaines, et secondairement européennes, toutes deux basées dans l'une des zones les plus connectées y défendent plus fortement leur conception de l'identité hmong que les autres (Mayhoua, *ibid.*). Il ne faut donc pas découpler une réflexion sur les revendications identitaires des conditions sociales, techniques et politiques de leur construction et/ou de leur revendication.

Or, la combinaison de ces facteurs techniques, sociaux et politiques facilite la multiplication de revendications et génère également de nouvelles interrogations identitaires, sur soi mais surtout sur autrui.

Celles-ci s'expriment, pour une part, sur un mode réservé, parfois négatif (2<sup>ème</sup> paragraphe). Pour une autre part, sur un mode ouvert, positif (3<sup>ème</sup> paragraphe). Force est de constater que le premier mode suscite plus de commentaires – et d'études scientifiques d'ailleurs – que le second. En particulier parce qu'individuellement et collectivement l'on parle plus facilement de ce qui est considéré comme poser problème, en tout cas devoir susciter un débat public, que ce qui va de soi, ne génère aucune inquiétude, etc.

Comme le montrent les différentes approches associées dans *l'identité plurielle*, il est nécessaire de traiter de ces deux types de réactions. Car ce sont deux facettes inversées des enjeux interrogés ici : comment s'articulent identité individuelle et identité d'un groupe, d'une communauté ou d'une société dans une société pluriculturelle ? Comment se construit l'identité de l'autre dans les médias ? Comment la question de la différence, de la représentation de l'autre, de l'identité pluriculturelle de soi se pose dans les échanges en ligne, lors des couvertures médiatiques de conflits, au cinéma ?

## **2 – Incertitudes identitaires et stéréotypes**

Le premier constat, le plus visible, est le plus aisé à établir : les « multiples changements [politiques, sociaux, techniques] n'ont pu se réaliser sans ambivalences » (Van de Winkel, 1<sup>ère</sup> partie). Ne serait-ce que parce que la multiplication des échanges induit la multiplication de rencontres et donc la multiplication des confrontations à d'autres références culturelles, nationales, culturelles que les siennes. « La question de l'Autre ne se résume donc plus à celui qui est au-delà d'un territoire géographique mais se complexifie par l'existence d'une multitude d'Autres existants sur un même territoire virtuel ou réel » (Van de Winkel, *ibid.*)

Un tel contexte, nouveau, plus mouvant aussi, est alors perçu comme source d'incertitude par une partie des populations engagées dans cette mondialisation de l'économie et des échanges. Ainsi, en Guadeloupe, la coexistence de populations aux univers sociaux, culturels encore très éloignés les unes des autres est une source d'inquiétude. « Pour certains, explique Benoît Carteron, la revendication identitaire caldoche exprime un malaise, une volonté de se différencier pour exister, se trouver des traits culturels coûte que coûte, renchérir continuellement dans l'offensive et la contre-offensive avec les Kanak ». Car les Calédoniens d'origine européenne se voient comme

une juxtaposition d'individus sans véritables points communs du fait de la diversité des origines (Carteron, 2<sup>ème</sup> partie). De manière générale, une partie de ces populations « gère » son angoisse et sa difficulté à trouver un sens aux mutations sociales grâce à des réponses simples. Le discours identitaire fournit une grille d'analyse des événements, permet de choisir ses amis et ses ennemis » (Ruano-Borbolan, 2004, p. 9).

Quels rôles les stéréotypes jouent-ils dans ces enjeux de revendication, de représentation et de reconnaissance identitaire ?

Ce sont, bien sûr, d'abord des réducteurs identitaires. En particulier quand il s'agit d'un autre que l'on ne connaît pas... et que l'on ne veut pas vraiment connaître. En ce sens, « la cohérence de la représentation collective de l'autre est souvent plus évidente que celle de notre propre représentation. Comme construction sociale fondée sur l'imaginaire, cette cohérence de la représentation est facile à établir » (Berting, 2009, p. 71). Cette première facette des stéréotypes transparaît dans de multiples domaines, y compris dans la pratique musicale dans le courant des musiques du monde. En effet, beaucoup de ces musiciens construisent des représentations de ces musiques et de leur identité de musicien à partir de reproduction de stéréotypes liés aux territoires du monde. « Il y a, constate Anne-Cécile Nentwig, une recomposition des "peuplades authentiques" au travers de la mise en scène de ces musiques. Elles vont délimiter les territoires à des périmètres restreints [...] participent au jeu d'appropriation des identités territoriales » (Nentwig, 1<sup>ère</sup> partie). Ce sont des réducteurs d'autant plus rigides que leur fonction est de simplifier une représentation du monde jugée trop complexe, instable et donc source d'inquiétude. Ce sont des réducteurs identitaires d'autant plus simplificateurs que « la désignation de l'Autre [...] ne repose pas sur des faits mais sur des croyances [...] » (Van de Winkel, 2<sup>ème</sup> partie). Ce sont donc des réducteurs de la complexité du monde.

Mais les stéréotypes ne sont pas que cela. Ils ont également une fonction de réassurance sur soi. Même si les « définitions d'appartenance sont toujours sujettes à contestation et à définition de la part de segments différents du groupe, les stéréotypes [des légendes urbaines visent à] rendre indiscutable ne fut-ce que le temps de la lecture ou de la transmission du récit [...] une identité en une délimitation claire » (Van de Winkel, *ibid.*) Un tel sentiment de réassurance individuel et collectif ne s'exprime pas uniformément partout et n'importe quand. Jan Berting note ainsi que de tels sentiments, qui se traduisent alors par une tendance à montrer sa solidarité, son attachement à sa collectivité, « sont plus faibles dans les collectivités où les membres sont liés à plusieurs autres identités et ils peuvent devenir temporairement très forts quand il y a le sens d'une forte opposition à d'autres collectivités » (Berting, 2009, p. 65). Un conflit est plus propice à cette volonté de construire un cadre d'interprétation tout fait, qu'une période de paix. Une période d'incertitude économique l'est également plus qu'une période de prospérité, etc. En ce sens, les stéréotypes informent plus sur ceux qui construisent et diffusent ces derniers et donc sur les angoisses collectives qu'ils expriment de manière détournée, que sur ceux qui en sont l'objet.

Les stéréotypes ont enfin, le cas échéant, une fonction de justification de comportements défensifs, voire agressifs, menés en direction d'autrui. Pour Gordon Allport la fonction du stéréotype est de justifier notre comportement face à cette catégorie de population (Allport, *The nature of Prejudice*, 1954). Quitte à adopter une attitude et des valeurs souvent très conservatrices et, parfois, foncièrement agressives.

On ne peut réellement apprécier à la fois l'influence - potentielle - des stéréotypes et l'importance qu'il leur est accordée, sans prendre en compte l'éclairage qu'il est leur fait, directement ou non, dans de multiples domaines : les médias, les légendes urbaines, les rumeurs. L'analyse d'un programme - en particulier d'un programme de média de masse - sous l'angle du stéréotype est toujours source d'enseignement.

C'est d'abord le cas de programmes consacrés à des sujets quotidiens comme le montre Véronique Madélon à propos de l'émission consacrée au décryptage du monde des médias : *Arrêts sur image* (1995-2007, France 5). Les stéréotypes énoncés sur les « téléspectateurs moyens » par la production ne sont pas assumés en tant que tels. Ils apparaissent en filigrane de reportages dans lesquels ces « téléspectateurs moyens » sont interrogés.

C'est plus le cas encore de programmes dédiés à des événements politiques exceptionnels. En particulier des événements internationaux sur lesquels les téléspectateurs - et les présentateurs - ont, de fait, moins de connaissances initiales. Quels rôles les stéréotypes jouent-ils alors dans l'interprétation d'un conflit étranger, par exemple de la révolution ukrainienne de 2004 ? Comme le montre Valentyna Dymytrava, cette contestation dans la rue des résultats des élections présidentielles est expliquée par les médias français en cohérence avec le cadre d'interprétation plus large appliqué à tous les événements politique de cette région : la perte d'influence de l'empire russe sur ces anciens pays satellites de l'ex-URSS et le conflit est/ouest. De telle sorte que ce conflit électoral n'est pas présenté comme un choix entre des politiques de gauche ou de droite, entre des langues différentes (entre la nouvelle seule langue officielle, l'ukrainien, et le russe), entre nationalités différentes (ukrainophones, russophones), mais comme l'affrontement de deux systèmes de valeur : pro ou antidémocrate (Dymytrava, partie 2). Au fond, « le conflit ukrainien est présenté au prisme du modèle démocratique européen (Dymytrava, *ibid.*)

Enjeu politique majeur, moment de cristallisation symbolique de tous les espoirs mais aussi de toutes les peurs, de toutes les craintes collectives, y compris en matière identitaire et en même temps événement médiatique mondialisé, l'élection présidentielle américaine cumule toutes les conditions favorables à l'expression de stéréotypes politiques. Elle constitue un incontestable terrain d'observation de la production, de la diffusion, voire de l'affrontement, de stéréotypes utilisés à des fins électorales. La candidature de Barack Obama n'échappe pas à la règle, bien au contraire, tant l'identité du candidat se démarque en elle-même des campagnes précédentes. Comme le relève



alors Eric Agbessi, une identité plurielle peut se transformer en tentatives de dévalorisations identitaires plurielles. Selon les articles étudiés, il est dans un premier registre « ethnique » dépeint comme « noir, métis, sang mêlé, noir et blanc mêlés, africain américain, homme d'ascendance africaine, "nègre", africain, arabe ». Dans un deuxième registre religieux, « chrétien se retrouve comme musulman. Dans la troisième et dernière liste, l'adjectif le plus utilisé est post racial » (Agbessi, 1<sup>ère</sup> partie). Finalement, seule la troisième approche journalistique considère que le racisme est une notion dépassée alors même que l'approche raciale dont Obama fait preuve tout au long de sa campagne est elle-même très mesurée. Preuve au fond qu'il est difficile de lutter contre l'emploi de stéréotypes, sans doute parce que de telles descriptions simplificatrices permettent aux journalistes – et aux adversaires électoraux – « d'expliquer » aux lecteurs – et aux électeurs – le nouveau (programme/candidat) à partir de choses déjà connues. Ce qui donne le sentiment de mieux anticiper, voire de mieux maîtriser les enjeux des événements en cours. Quitte à simplifier abusivement la description des faits et des personnages actuels, les réduisant à quelques grands traits de phénomènes antérieurs.

Ainsi, avec la multiplication des échanges, des rencontres – professionnelles, touristiques – la mondialisation amène son lot de craintes, de tentations de replis sur soi et de stéréotypes sur l'autre.

Mais, tout aussi incontestablement, cette mondialisation se traduit également par une circulation de références culturelles, par un mélange, un métissage et pas seulement un repli culturel (Wievorka, 2004, p. 307).

Dans quelles contextes, et à quelles conditions, ces échanges culturels se traduisent-ils alors par de véritables échanges et – surtout – pas de véritables changements de regards ?

### **3 – Les échanges interculturels**

Il existe au moins deux façons de poser cette question. L'une – plus politique – qui s'attache aux principes à défendre, voire en impose l'application dans des contextes particuliers. L'autre – plus empirique – qui observant ce type d'échange, cherche à isoler ce qui les caractérise en propre.

Au début des années 90, le philosophe Régis Debray synthétise en quels termes se pose la question des différences culturelles dans le cadre de l'Etat-Nation : « ou bien nous sommes des Républicains pour qui la république est une et indivisible et pour qui dans l'espace public il ne peut y avoir que des individus libres et égaux en droit ; ou bien nous sommes Démocrates, favorables à l'affirmation d'identités culturelles qui peuvent aller jusqu'à réclamer des droits culturels » (Debray, 1991). Dans cet éventail idéologique, chaque pays, chaque parti, défend une position politique différente. L'on peut alors repérer et étalonner les prises de positions défendues lors des débats publics portant sur le port d'insignes religieux, l'immigration, la différence, etc. ces dernières

années à l'aune de cette alternative. Or, ces prises de positions prennent des formes multiples. Cela va de propositions inscrites dans des programmes politiques à des portraits psychologiques d'histoires fictionnelles, des propositions argumentées publiées et défendues comme telles à des remarques données au détour d'une image. Une analyse du film *L'auberge espagnole* réalisée sous cet angle révèle un autre niveau de lecture. Elle fait de ce film comique une production cinématographique politiquement engagée. En toile de fond de cette histoire d'étudiants Erasmus à Barcelone pour un an, *L'auberge espagnole* définit la question de la construction européenne dans les termes suivants : soit « sacrifier les régionalismes à la construction d'une Europe unie ou les préserver au nom du respect des identités » (Amatulli, 1<sup>ère</sup> partie). Or, dans cet appartement barcelonais, la cohabitation linguistique est la règle, chacun continuant à s'exprimer régulièrement dans sa langue, une source – évidente – de malentendus et de situations cocasses. Mais, derrière ces éclats de rire, « le film se prononce en faveur du multilinguisme, perçu comme un trésor à préserver à tout prix, une valeur de l'identité européenne, une finalité essentielle de l'éducation interculturelle » (*ibid.*).

Dans un registre politique différent, les loges maçonniques étudiées par Céline Bryon-Portet cherchent, elles, à dépasser la fiction pour mettre en pratique leurs principes de cohabitation, voire d'intercompréhension culturelle. Comment cela se traduit-il ? De fait, les règles imposées aux apprentis sont strictes. Dans un premier temps, ceux-ci ne peuvent qu'écouter et non s'exprimer. Ils doivent écouter les arguments des autres participants sans pouvoir répondre. Ils doivent d'abord les comprendre, apprendre à les connaître également, faire mûrir leurs réflexions avant de pouvoir défendre leurs propres opinions. Ce qui revient, écrit Céline Bryon-Portet, à favoriser l'acceptation de l'autre dans sa différence.

Force est de reconnaître que ces deux situations sont particulières. L'une relève d'une prise de position cinématographique, l'autre ne concerne qu'une minorité de la population. Qui plus est, une minorité volontaire. Quand les étudiants sont candidats au voyage et aux rencontres les apprentis sont eux volontaires pour suivre l'initiation des loges maçonniques.

Un tel constat suggère alors les contraintes, et la complexité, propres aux rencontres interculturelles. Pour en prendre la mesure, il faut adopter un second angle de vue, plus empirique celui-ci. Il suffit alors de se rendre dans les pays - ou les régions - dans lesquelles la question de la coexistence culturelle est ancienne. Mais surtout dans lesquelles il existe une réelle volonté de modifier l'état des choses, de favoriser un rapprochement entre groupes culturels. L'on peut alors observer le poids des contraintes symboliques (stéréotypes, représentations), politiques, économiques (pour l'obtention des emplois les plus intéressants) dont il faut tenir compte. Et, dès lors, à quelles conditions collectives et individuelles il est envisageable de les dépasser

Sur le plan collectif, la Nouvelle-Calédonie offre un indéniable terrain d'observation. Celle île française du pacifique fait partie de ces régions du monde où coexistent depuis longtemps des groupes culturels et sociaux très différenciés : les caldoches, descendants des colons européens, et les Kanak, terme désignant les autochtones mélanésien. Mais elle fait aussi partie de ces régions où cet état de fait se transforme progressivement en interrogation : plus de métissage ne peut-il pas être un facteur de cohésion sociale ? Ainsi, constate Benoît Carteron, « la question des rapprochements fait [...] l'objet de constats partagés [...]. Le métissage est ainsi de plus en plus admis et valorisé comme condition de la cohésion sociale, alors qu'il a été longtemps rejeté » (3<sup>ème</sup> partie). Mais, parallèlement, il faut relever la somme des obstacles qui freinent une telle évolution. Des freins que des discours volontaristes, exagérément optimistes aussi sur « le vivre ensemble » et « la société multiculturelle » ne font – parfois à dessein - que minorer. Du côté des calédoniens d'origine européenne (les caldoches), seule une minorité défend aujourd'hui l'idée d'une supériorité incontestable de leur groupe. Mais une majorité craint malgré tout les conséquences d'une véritable indépendance de la Nouvelle-Calédonie : « être trompés par une ouverture affichée en façade [des Kanak] qui occulte une escalade continue des revendications, des avancées sociales exclusivement favorables aux kanak, voir le pays sombrer dans la régression économique, installation d'une « république bananière », confiscation abusive de biens fonciers... » (*ibid.*). À l'inverse, une véritable reconnaissance identitaire est une condition première pour les Kanak interrogés, un « impératif mis collectivement en avant comme préalable à tout dialogue avec les autres » (*ibid.*). Or, celle-ci passe entre autres par une reconnaissance professionnelle, sociale, associative, culturelle, religieuse, donc par une avancée dans les revendications identitaires et sociales des Kanak. Les craintes diffèrent, les conditions préalables à remplir pour atténuer ces craintes aussi. Autant de conditions extérieures qui freinent incontestablement une telle évolution malgré tout souhaitée par la majorité.

Sur un plan individuel cette fois, les observations présentées par Alexander Frame offrent des résultats à la fois différents et complémentaires. Différents parce qu'ils ne portent pas sur des observations faites à la même échelle et, dès lors, ne se focalisent pas sur les mêmes facteurs explicatifs : poids des facteurs sociaux, familiaux, culturels extérieurs et malgré tout pesant sur toute interaction interindividuelle d'un côté, importance des représentations intersubjectives des uns et des autres de l'autre. Complémentaires parce qu'Alexander Frame analyse de manière détaillée les étapes par lesquelles passent les interactions culturelles, comment les différents acteurs cherchent des informations sur cet autre inconnu afin de déterminer quel comportement adopter au moment de l'interaction. Au fond, il apprécie la manière dont évoluent de manière dynamique les regards sur autrui. Premier élément : il est réducteur de réduire la complexité sociale inhérent à toute interaction individuelle à sa seule dimension d'identité culturelle, en particulier différenciatrice comme on le fait trop souvent (stéréotypes, conflits). « Alors que cette dimension nous aide, incontestablement, à déchiffrer, d'une certaine façon, les interactions étudiées, elle peut parfois s'avérer

réductrice, dans la mesure où elle peut occulter les procédés de négociation et de co-construction de sens qui reposent sur des repères sociaux partagés » (Frame, 3<sup>ème</sup> partie).

Car, deuxième élément, si les stéréotypes permettent d'accoler à cet autre inconnu des traits de caractère supposés constitutifs de chaque membre du groupe, dans un deuxième temps chaque individu prend - au fur et à mesure du déroulement de l'interaction - en compte des observations, des connaissances sur l'autre (De Nuchèze, 2001). Finalement, cet autre ne peut se réduire au stéréotype que je m'en faisais initialement. « Le prototype devient alors complémentaire du stéréotype, poursuit ainsi Alexander Frame [...]. Font partie du prototype les représentations sociales et autres stéréotypes des groupes d'appartenance de l'individu, ainsi que les expériences de contacts (directs ou médiatisés) qu'il a pu avoir avec des objets culturels ou avec des membres du groupe en question » (*ibid.*). Ainsi les interactions obligent à réviser son regard, enrichissent, complexifient et – au fond – transforment progressivement une identité simplifiée en une identité plurielle.

Mais, là encore, dans une certaine limite : combien ne font d'un tel cas qu'un contre-exemple, sans réviser sur le fond leur jugement (« oui, mais lui, ce n'est pas pareil ») ? Pour le dire autrement, une connaissance réelle, concrète d'un individu incite à modifier son (pré)jugement sur telle ou telle catégorie de personne. Et ce de manière bien plus notable si, par principe, elle accepte plus facilement de réviser, ses jugements. Ou, plus encore, si – comme le considèrent Oriane Deseilligny et Caroline Angé, à la suite d'Henri Michaux, en étudiant les billets de blogueurs occidentaux narrant leurs voyages en Inde – cet individu est dans une période propice à l'interrogation sur soi : se dévoilant différemment à soi-même au travers du regard que les autres, les indigènes, posent sur ses gestes, sa démarche, ses habitudes, celles de quelqu'un qui – le temps du voyage – devient pour les autres un touriste de passage, nécessairement étrange(r) (4<sup>ème</sup> partie).

#### 4 - Conclusion

Ainsi, les enjeux identitaires sont traversés d'évolutions diverses - et parfois contradictoires - des sociétés occidentales contemporaines : l'individualisation de la société mais aussi la globalisation des échanges, des programmes médiatiques, la multiplication des rencontres interculturelles, etc.

Les enjeux touchant à la reconnaissance, aux représentations, aux revendications identitaires portent alors de plus en plus sur différents registres.

Concernant les questions de construction identitaire, les frontières et les interrogations sur l'image de soi sont de plus en plus mouvantes. Et ce en raison de la conjugaison de facteurs techniques, professionnels et sociaux.

Concernant ensuite celles de représentation identitaire, les stéréotypes sur autrui, perceptibles dans les médias et les légendes, sont largement formulés lors de périodes annonciatrices de changements (conflits, élections présidentielles). Ils jouent d'abord le

rôle de réducteurs identitaires d'autrui et, par là, de la complexité du monde. Ils jouent ensuite un rôle de réassurance sur soi. Ils ont enfin une fonction de justification de comportements défensifs, voire agressifs, portés sur autrui.

Enfin, les échanges culturels sont – par ailleurs – l'occasion de changements de regards portés sur les autres. Cela peut être fait de manière symbolique, par exemple à travers l'image donnée à la construction européenne et au multilinguisme européen. Cela peut être mené de façon volontariste, quand chaque nouvel arrivant d'une loge maçonnique doit apprendre à écouter, connaître et comprendre ses interlocuteurs avant de s'en faire une opinion. Cela peut, également, être l'objet d'interrogations sur les conditions, les étapes collectives (Nouvelle-Calédonie) et interindividuelles d'une réelle ouverture interculturelle.

L'objet de *L'identité plurielle* est alors de creuser chacune de ces questions au travers de terrains empiriques et d'objets d'analyses à la fois différents et complémentaires, à l'image des enjeux identitaires interrogés dans ce livre. Et ce à partir de quatre problématiques centrales, les deux premières consacrées à l'image que nous faisons aujourd'hui des autres et de nous, les deux dernières aux incidences de ces représentations en termes de revendications et de reconnaissances identitaires :

- L'image des autres : entre reconnaissances et stéréotypes (1<sup>ère</sup> partie)
- L'image de soi : l'identité plurielle (2<sup>ème</sup> partie)
- Mondialisation et revendications identitaires (3<sup>ème</sup> partie)
- Les relations interculturelles (4<sup>ème</sup> partie)

xxx

Cette introduction offre l'opportunité de remercier toutes celles et ceux qui ont contribué à l'élaboration de ce livre collectif, prolongation d'un colloque consacré à ces questions. En premier lieu Habib Boussadia, coorganisateur de ce colloque clermontois de 2009. Ensuite, le comité de sélection scientifique de cette manifestation - Éric Agbessi, Louis Bavent, Éric Dacheux, Gloria Maffet, Dana Martin, Arnaud Mercier, François Jost, Maguy Pothier, Pierre-André Tremblay - et tous ceux qui ont aidé au bon déroulement de celle-ci. Enfin, tous les membres de l'équipe de recherche *Communication et solidarité*<sup>1</sup> (Clermont Université, Université Blaise Pascal) dont les échanges hebdomadaires sur les questions du lien social, du vivre ensemble, de l'interculturalité, de la diversité, de l'économie sociale et solidaire depuis trois ans ont nourri ce travail.

## Bibliographie

---

<sup>1</sup> [http://www.lacc.univ-bpclermont.fr/rubrique.php3?id\\_rubrique=20](http://www.lacc.univ-bpclermont.fr/rubrique.php3?id_rubrique=20).

- Berting, Jan (2009) « Identités collectives et images de l'Autre : les pièges de la pensée collectiviste », *Les identités collectives à l'heure de la mondialisation*, Hermès, p. 57-75,
- Debray, Régis (1991), *Que vive la République*, Seuil, 224 p.
- Hall, Stuart (2009), « Une perspective européenne sur l'hybridation : éléments de réflexion », *les identités collectives à l'heure de la mondialisation*, hermès, p. 29-36
- Olivier, Bruno (2009), « Les identités collectives : comment comprendre une question politique brûlante ? », *Les identités collectives à l'heure de la mondialisation*, Hermès, p. 7-27.
- Ruano-Borbolan, Jean-Claude (2004) « Introduction générale : la construction de l'identité », in *Identité(s). L'individu, le groupe, la société*, Editions sciences humaines, p. 1-10
- Wieviorka, Michel (2004), « Identités culturelles, démocratie et mondialisation », in *Identité(s). L'individu, le groupe, la société*, Editions sciences humaines, p. 303-309.